

PA

1031

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010220942

PA 1031

VOYAGE CIRCULAIRE

AU

# GRAND SAINT-BERNARD

PAR

Un Touriste Bourguignon.



DIJON

H. GRIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

24, rue Verrerie, 24

1884









2251

VOYAGE CIRCULAIRE  
AU  
GRAND SAINT-BERNARD

PAR  
Un Touriste Bourguignon.



R 2127/18560  
DIJON

H. GRIGNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
24, rue Verrerie, 24

—  
1884



PA 1031





## DEUX MOTS DE PRÉFACE

---

Permettez-moi, lecteur bienveillant, de vous offrir un itinéraire du Grand Saint-Bernard, écrit par un voyageur qui en arrive. Vous trouverez partout, je le sais, l'énumération assez aride des distances, des hôtelleries, des curiosités locales : tout en vous donnant ici les indications nécessaires en ce genre, je les ai fait entrer dans le récit de mes impressions de voyage, fidèlement relevées sur mes tablettes journalières.

Si ce récit a quelque mérite, ce sera celui de l'exactitude et de la sincérité ; il pourrait aussi se recommander d'une assez longue expérience de l'auteur en fait de courses alpestres. J'ai maintes fois exploré la région si recherchée des amateurs

de montagnes et je suis de ceux qui lui appliquent la devise adoptée pour la petite fleur des prés : *Plus je vous vois, plus je vous aime.*

Les attractions du Grand Saint-Bernard sont connues : elles y amènent chaque année des milliers de pèlerins. On y trouve le désert dans sa sauvage grandeur, mais le désert peuplé, animé par le célèbre Hospice, théâtre sublime où, depuis neuf siècles, s'exerce le dévouement hospitalier porté jusqu'à l'héroïsme par le sentiment chrétien.

On s'y rend d'ordinaire par le *Val d'Entremont* (Martigny, Orsières, Liddes, Bourg Saint-Pierre) et on redescend par la même route. En effet, il est très peu de voyageurs, surtout parmi les Français, qui entrent en Italie ou en reviennent par le Saint-Bernard. On va le visiter pour lui-même et l'on rentre ensuite dans l'itinéraire que l'on s'était tracé.

Mais revenir sur ses pas, voir deux fois les mêmes lieux en trois jours, c'est un inconvénient. Nous aimons aujourd'hui les voyages circulaires, parce que nous sommes de plus en plus persuadés que « l'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Ici l'observation est d'autant plus juste que le Val d'Entremont, malgré de réelles beautés, n'est pas au premier rang des sites pittoresques de la Suisse. Il

comporte une visite, mais il ne demande pas des explorations réitérées.

Pourquoi donc ne placerions-nous pas le Saint-Bernard au point principal d'un voyage circulaire? Il suffirait pour cela d'emprunter une route connue depuis longtemps, mais trop peu fréquentée, celle du *Val de Bagnes*. C'est assurément parmi les vallées des Alpes, l'une des plus riches en perspectives grandioses. Le col de la Fenêtre, qui la termine, ne le cède en rien à la Gemmi, au passage du Grimsel, au col de Balme. S'il ne vous présente pas les panoramas lointains, il vous donne peut-être mieux encore, il place immédiatement sous votre regard les champs de neige et les pics étincelants.

La traversée de ce col, ainsi qu'on le verra, nous a présenté quelques difficultés : cela tenait aux circonstances particulières de la saison. L'été dernier nous a prodigué la pluie dans les plaines, la neige sur les grandes hauteurs. D'ordinaire le passage se fait sans embarras à pied ou à dos de mulet. Il y a seulement quelques endroits du parcours où l'on renoncera à sa monture à cause de la rapidité des pentes.

Là, comme partout, plus on est matinal au départ, plus on épargne la fatigue et plus on peut ga-

gner de terrain dans la journée. Nous n'étions au col de Fenêtre que vers midi, parce que l'incertitude du temps nous avait retenus à l'hôtel Mauvoisin jusqu'à 8 heures. Sans cela nous eussions atteint Val Pellina, peut-être même Aoste, avant la nuit.

En somme, le voyage circulaire de Martigny au Grand Saint-Bernard avec retour à Martigny peut se faire commodément en six jours.

Le premier jour, en partant de Martigny on va coucher à l'hôtel Mauvoisin.

Le deuxième jour, traversée du col : coucher à Val Pellina (dont l'auberge est bien préférable à notre gîte un peu trop primitif d'Ollomont). Comme je viens de le dire, un bon marcheur, parti de grand matin, peut même gagner Aoste (2 à 3 heures de Val Pellina).

Troisième jour, arrivée à Aoste et séjour.

Le quatrième, monter au Grand Saint-Bernard.

Le cinquième, séjour à l'Hospice.

Sixième journée, descente à Martigny par le Val d'Entremont.

La tournée est aussi intéressante que variée. Je voudrais espérer que vous en serez convaincu après

avoir lu mon récit. Mais gardons-nous de la présomption et répétons avec le vieil Horace :

... Si quid novisti rectius istis,  
Candidus imperti : si non, his utere mecum.

Si ce voyage circulaire vous attire, vous l'essaierez après moi ; sinon, vous trouverez toujours, dans ces modestes pages, des indications et des impressions tout actuelles sur la route du Saint-Bernard. Le surplus du récit pourra vous distraire en wagon ou vous occuper pendant une heure de pluie.

Sur ce, ami lecteur, bon voyage, beau temps et le cœur en haut sur les hauteurs : *ad alta per alta.*

Août 1884.

---



## VOYAGE CIRCULAIRE

AC

# GRAND SAINT-BERNARD



I

**Les deux compagnons de route. — L'entrée en Suisse.  
Lausanne. — Les séductions de Villeneuve**

**A**LYPE, si nous faisons un plongeon ?  
— Eh mais ! par ce temps de canicule, l'idée n'est pas si mauvaise. Un plongeon, cela vous rafraichit, vous enfouit et vous rajeunit. C'est la ressource des financiers dans l'embarras et des politiques en déroute. Et dans quelles eaux, cher maître, voulez-vous nous plonger ?

— Ce ne sera pas précisément à notre bateau de bains froids, mais à quelque distance de là, dans le lac de Genève. Si par hasard le bain vous y paraissait trop tiède, nous irons nous retremper au lac du Grand Saint-Bernard, dont la température est toujours voisine de la glace.

— Merci : je ne veux pas ressembler à cet Anglais qui voulut un jour accomplir une gageure en brisant la glace pour y entrer et qui en sortit violet comme une aubergine. Mais à part cette réserve, je vous suivrai

partout, maître, et je vous obéirai comme un soldat à son chef ou mieux encore, comme un moine à son supérieur.

— C'est entendu : nous partons cette nuit. Quelle jouissance de sortir du monde, d'oublier pour quelques jours le gâchis parlementaire, les sottises et les infamies de la politique, et de ne plus vivre qu'avec la grande nature, avec les monuments de l'histoire et les souvenirs de la foi ! »

Ce dialogue se tenait au mois d'août dernier, dans une maisonnette aux portes de Dijon. Alype eut bientôt bouclé son sac de voyage et je le retrouvai à l'heure du train, bien avant l'aurore.

Alype, je dois vous le dire, est pour moi mieux qu'un compagnon de labeur, ce qu'on appelle dans l'argot du jour un *copain* : c'est un pupille ou un *client*, dans le sens que les Romains attachaient à ce mot. Beaucoup plus jeune que moi, il entraît au collège lorsque j'allais en sortir, et dès ce moment j'ai eu à exercer envers lui un affectueux patronage. Plus tard j'ai guidé ses premiers pas dans la carrière d'études et de travaux où nous étions destinés à marcher ensemble et il s'est formé entre nous une de ces amitiés qui deviennent une partie de notre existence : il s'y mêle de mon côté quelque chose qui ressemble au sentiment paternel, et de sa part, une déférence familière comme celle d'un frère plus jeune vis-à-vis de l'ainé. Du reste, le meilleur cœur et l'esprit le plus franchement ouvert que je connaisse.

Nous sommes en route. La Franche-Comté s'éva-



pore dans la nuit. Aux premières lueurs de l'aube, Pontarlier nous apparaît avec sa tour massive et ses maisons trapues, sous un ciel gris, sur un plateau entouré de collines d'un aspect sévère. Au sortir du tunnel de Jougne, les nuages se déchirent pour nous laisser voir derrière nous ce village aérien, que nous avons traversé à cent mètres au-dessous des caves. Nous roulons sur Vallorbes dans des zigzags sans fin, et à Vallorbes même, la locomotive ne pouvant plus contourner la courbe, rebrousse chemin pour nous pousser d'arrière en avant.

Mais Vallorbes, c'est déjà la Suisse, et elle s'annonce dignement par cette vallée verdoyante, aux aspects variés, aux ruisseaux écumant dans les ravins, aux villages semés sur les pentes que dominent les masses imposantes du Suchet et de la Dent de Vaulion. La cascade de l'Orbe, cachée dans les bois, nous envoie ses échos, et nous dominons longtemps son cours impétueux, resserré entre les rochers.

Le soleil brille quand nous passons à Romainmotier : de la gare nous apercevons les ruines encore majestueuses du couvent fondé au v<sup>e</sup> siècle par saint Romain et saint Lupicin qui avaient déjà bâti Condat, berceau de la ville de Saint-Claude. Les murs d'enceinte sont restés debout ; l'église, du xiii<sup>e</sup> siècle, existe encore pour attester l'ancienne splendeur du monastère que le protestantisme bernois a dépeuplé et dévasté au xvi<sup>e</sup> siècle comme tant d'autres. Aujourd'hui Romainmotier n'a même plus une chapelle catholique.

A Cossonay nous rejoignons le chemin de fer venant de Neuchâtel; nous sommes sur le plateau, peu élevé d'ailleurs, qui sépare ici le bassin du Rhin de celui du Rhône. Les groupes de maisons propres s'enfuient à travers les prairies et les vergers. Enfin nous arrivons sur les gradins d'un immense amphithéâtre dont les dernières ondulations du plateau dessinent les contours et qui est fermé devant nous par la grande barrière des Alpes de Savoie. Une nappe d'eau d'un gris plombé s'étend mollement sur le fond et reflète imparfaitement le ciel : c'est le Léman.

Quelques coups de piston encore, nous entrons dans l'élégante gare de Lausanne.

« Eh bien, que faisons-nous? dis je à mon compagnon. Nous voici à la station balnéaire : allons-nous d'abord offrir nos hommages à la Naïade de ces beaux lieux ou bien, pour réparer nos forces, commencerons nous par goûter les dons de Bacchus et de Cérès ?

— Vous parlez comme Florian en personne. Sans respect humain, j'opine pour les divinités de la table. Jusqu'à présent l'ardeur du soleil ne me fait pas désirer les immersions.

— Adopté. Nous allons monter en ville par la *ficelle*, et nous y déjeûnerons. »

Lausanne, comme on le sait, à l'instar de Lyon et d'autres villes aux pentes escarpées, possède son chemin de fer funiculaire, où la traction se fait à l'aide d'un câble qui relie l'un à l'autre le train montant et le train descendant. Il fait communiquer Ouchy,

sur le bord du lac, avec le Grand-Pont jeté entre les deux collines sur lesquelles la ville est bâtie.

En quelques minutes nous étions sur la place de la Riponne, qui fourmillait de voitures, de produits agricoles et horticoles, de marchands et de ménagères, car c'était l'heure du marché. Nous primes notre réfection devant cette foule bigarrée, dans un restaurant que je recommanderai aux amateurs de la soupe aux légumes, du macaroni moëlleux et du vin de la Côte. N'oublions pas les framboises parfumées comme on n'en trouve qu'en Suisse.

Que voir à Lausanne? les rues tortueuses et montueuses, les monuments en pierre verdâtre, bien tenus, mais sans expression; l'église catholique actuelle, une vaste salle oblongue où l'on gémit de voir relégué l'ancien et le vrai culte national, à côté de la magnifique cathédrale dont le calvinisme a fait une déplorable solitude; enfin ce monument lui-même, qui est resté, en dépit de tout, le plus bel ornement de la cité.

Une nef de huit travées, un transept à deux chapelles, un sanctuaire avec un déambulatoire, soixantedix fenêtres ou rosaces, mille colonnes, un portail à trois voussures, deux tours dont l'une est surmontée d'une flèche octogone de treize mètres, et tout cela sculpté, fouillé à jour, orné de vitraux en partie mutilés, mais très riches encore; tout cela dans le style luxueux des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles: tout cela, à quoi le fait-on servir aujourd'hui? A réunir à jours fixes les membres du Grand-Conseil et du Conseil

d'Etat entourés d'un public indifférent, devant une chaire où un placide ministre commente des versets de la Bible. Quant à la foi vivante, il ne faut pas la chercher ailleurs que dans les figures d'apôtres qui décorent les stalles et qui tiennent chacun à la main un article du symbole, protestation éternelle contre le schisme et l'hérésie.

« Je crois que nous en avons assez de ce spectacle, me dit Alype. Mais une dangereuse cicatrice s'est ouverte à ma chaussure : cherchons un cordonnier. »

Nous entrons chez un modeste artiste de cette profession, dans la rue du Crêt, et nous sommes agréablement surpris en trouvant son échoppe ornée d'un crucifix et d'une image de la sainte Vierge. Nous étions chez un catholique. La connaissance fut bientôt faite. Il avait deux petites filles qui fréquentaient l'école des Sœurs institutrices dont l'enseignement s'exerce d'ailleurs à Lausanne sans aucune entrave.

Bien que la Suisse ait comme nous la jouissance de l'instruction obligatoire, on ne demande pas au père de famille comment il fait élever ses enfants et on ne cherche pas à lui imposer par une contrainte plus ou moins déguisée l'école laïque et protestante. Il suffit qu'à douze ans les enfants connaissent la lecture, l'écriture et les éléments de l'arithmétique. C'est une leçon de tolérance que la petite république donne à ses grandes sœurs.

Mais le ciel s'est tout à fait dégagé de nuages : l'après-midi est superbe, le soleil devient brûlant. C'est le moment de descendre au lac, qui a pris une teinte

azurée et dont les ondes caressantes semblent nous appeler. Le bateau à vapeur nous conduit à Vevey, dans cette baie délicieuse tant vantée par Rousseau. Là nous frêtons une gondole à 50 centimes l'heure, nous choisissons le plus riant endroit de la plage et tour à tour nous pénétrons au sein des flots.

« Bravo ! me criait de la barque Alype, bravo ! voilà comme on doit se dérober vivement, nager entre deux eaux, louvoyer et reparaitre plus loin avec hardiesse. C'est à la fois de la politique et de la natation.

— Trêve de politique, lui répondis-je, et laissez-moi savourer en paix les charmes de notre promenade aquatique. Des flots azurés autour de nous, un ciel splendide sur nos têtes, un paysage incomparable sous les yeux, n'est-ce pas assez pour nous faire oublier tout le reste ?

C'est là que je voudrais vivre...

C'est là, oui c'est là...

L'apparition du bateau à vapeur dont le panache de fumée se dessinait dans le lointain nous tira tout d'un coup de notre rêverie.

C'était le *Bonivard*, l'un des bâtiments de la Compagnie helvétique de Navigation, qui venait de quitter Ouchy et se dirigeait vers nous.

« A la côte ! criai-je à Alype, et saisissons le vapeur au passage !

En un instant je me retrouvai dans la nacelle et je repris mes vêtements. Faisant force de rames, nous entrions dans le port de Vevey quand la cloche du ba-

teau se mit à sonner. On dépose et on prend des passagers; puis la passerelle qui nous rattachait au ponton se retire et les roues à aubes du vieux paquebot d'eau douce recommencent à battre les flots.

Burier, Clarens, Montreux, le somptueux hôtel Byron, le château de Chillon, une ruine d'opéra, tous les villages lustrés et coquets, toutes les maisons de plaisance et les pensions d'aspect confortable qui peuplent la côte la plus vantée de la Suisse passent devant nos yeux. Ici, comme aux environs de Paris, la nature finit par être déguisée à force de demander à l'art et à l'industrie ses embellissements.

Mais voici Villeneuve, un endroit plus modeste, quoique dans une situation ravissante encore.

Nous allons y faire une pause pour admirer le lac une dernière fois sous les rayons du soleil couchant. Ici, mieux qu'ailleurs, on le touche, on l'embrasse du regard; son cadre est plus resserré et plus majestueux: on s'oublie à suivre des yeux les mille vagues qui naissent et meurent sans fin avec un mélange inépuisable de clairs et d'ombres, de nuances de toute sorte qui forment des zones mouvantes sur la surface liquide, et de rayonnements qui produisent tantôt des étincelles éblouissantes, tantôt des replis et des aigrettes d'un blanc d'argent. Au fond, la vapeur du soir commençait à estomper les hauteurs de Saint-Gingolph et du Bouveret; le bouquet d'arbres qui s'élève d'un îlot invisible au centre du lac se détachait sur ce lointain brumeux, et les crêtes déchiquetées de la Dent du Midi, de la Chaumény et de leurs aco-

lytes bordaient d'un feston de couleur sombre le ciel légèrement empourpré.

Combien de temps ai-je passé dans la contemplation de ce tableau, je ne l'aurais probablement pas compté, si Alype n'eût pris mon bras sous le sien pour m'entraîner... à une occupation plus prosaïque, une collation arrosée de bière, dans la salle à manger de l'*Hôtel du Port*. Alype songeait que le souper pouvait être encore loin.

Du reste, la salle à manger possède un balcon, un vrai balcon de face où nous avons continué à jouir de toute la splendeur du décor déroulé par la main de Dieu sur un théâtre sans rival.

S'il existe d'autres curiosités à Villeneuve, nous nous en sommes peu inquiétés. Je puis vous dire pourtant qu'on y trouve un vieux temple protestant, c'est-à-dire, comme toujours, une église jadis confisquée sur les catholiques, ayant, comme toujours, l'aspect lugubre d'un cénotaphe. On y voit aussi un édifice municipal tout neuf, avec plusieurs salles garnies de bancs et de chaises. Les unes servent aux enfants des écoles, les autres aux conseillers communaux : ceux-ci ont apparemment besoin d'être encore sur les bancs.

« Décidément le jour décline, observait Alype : Il est temps de préparer son gîte pour la nuit. »

Cette fois nous prenons la voie de fer et, nous éloignant à regret du séduisant *empire de Neptune*, nous longeons le pied des dernières montagnes du canton de Vaud, les Ormonts, les Tours de Mayen, la Dent

de Morcles, le Moveran; nous faisons une station de quelques minutes à Bex, dont les eaux salines et les établissements de santé et de plaisir attirent beaucoup les étrangers; enfin, à la nuit tombante, nous franchissons la grande *cluse* qui donne accès dans la vallée supérieure du Rhône, aux portes de Saint-Maurice.

D'un côté la Dent de Morcles, de l'autre la Dent du Midi ont abaissé l'une en face de l'autre deux contreforts semblables à de gigantesques murailles descendant jusqu'aux bords du Rhône. Dans cet étroit défilé, le fleuve, la route, le chemin de fer s'engagent côte à côte au moyen d'un pont, d'une tranchée et d'un tunnel. Deux vieilles tours, aux portes bariolées des couleurs de chaque canton, défendent le passage, l'un du côté de Vaud, l'autre du côté du Valais.

---



## II

**Saint-Maurice. — Quelques lignes d'histoire. — Les églises.  
La grotte des Fées et les gorges du Trient. — Martigny.**

UNE petite ville bien intéressante que Saint-Maurice et bien digne d'arrêter le chrétien, l'archéologue et le touriste.

Avant l'ère chrétienne, elle avait déjà un nom, et ce fut sous les murs de *Tarnade* que dix mille des *Véragres* et des *Sedunois* périrent en essayant de défendre contre un lieutenant de César l'indépendance du pays. Au *vi<sup>e</sup>* siècle, saint Maurice et les six mille soldats de la légion Thébéenne arrosent la même terre de leur sang pour avoir refusé de sacrifier aux idoles en disant au féroce Maximien : « Empereur, notre second serment a été pour vous, mais le premier est pour Dieu. »

Cette grande immolation qui, d'après Joanne, volontiers porté au scepticisme voltairien, n'aurait pour preuve qu'une tradition contestée, est, au contraire, d'après les derniers travaux de l'érudition, l'un des faits les mieux établis de l'histoire religieuse. La conversion du Valais, la fondation de l'abbaye qui prit le nom d'Agaune puis de Saint-Maurice comme la cité illustrée par l'immense martyr, suffiraient à démontrer la vérité et l'antiquité de la tradition, con-

signée d'ailleurs dans des récits presque contemporains.

Au <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, le monastère d'Agaune existe déjà : il a été fondé par saint Théodule, consacré par saint Avit, archevêque de Vienne en Dauphiné, doté généreusement par saint Sigismond, roi de Bourgogne, qui viendra bientôt y pleurer, dans une austère pénitence, le meurtre injuste de son fils. Louis le Débonnaire le relève de ses ruines après les guerres des Lombards et y remplace les moines par des chanoines réguliers. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, Saint-Maurice passe de la domination de la Savoie sous celle de la petite république du Haut-Valais et devient le chef-lieu d'un district de la Suisse. Mais, malgré les calamités des guerres, malgré les bouleversements opérés par la Révolution française, il conserve son abbaye avec ses religieux-prêtres de l'ordre de Saint-Augustin, vivant sous la même règle que ceux de l'Hospice du Saint-Bernard sans être soumis au même chef ; enfin son abbé, qui porte le titre et les insignes d'évêque.

L'église actuelle, qui a remplacé plusieurs générations de monuments détruits par la guerre ou par les éboulements de la montagne, n'est que du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Dénuée de caractère au point de vue du style d'architecture, elle a néanmoins de la grandeur dans les proportions. Elle est divisée en trois nefs assez vastes : le chœur est entouré de magnifiques stalles en chêne sculpté, comme on en trouve souvent en Suisse. Un fort bel orgue est placé dans la tribune, et en assistant à la messe du dimanche,

nous en avons admiré la sonorité. Des anciennes constructions, il ne reste que le clocher trapu, formé d'une base carrée et d'une pyramide octogonale en pierre, flanquée de quatre cônes semblables.

Les cloîtres, les cours, le jardin s'étendent en avant d'un énorme rocher à pic, duquel sort le chemin de fer. Ils n'ont rien de très remarquable, mais on y respire le parfum des siècles : ce sont des témoins du passé qui sont restés debout, et ce passé lui-même vit encore sous nos yeux, chose rare après les destructions consommées par toutes les formes de l'irréligion.

Un Père sacristain, à la soutane noire ornée du cordon blanc qui descend du collet à la ceinture, nous fit visiter le trésor : l'argent, l'or, les pierres précieuses brillèrent à nos yeux sur les reliquaires de saint Maurice, de saint Bernard de Menthon, de saint François de Sales. Nous remarquâmes le vase d'agate, travail grec, et l'aiguière, travail arabe, donnés par Charlemagne. Deux présents de saint Louis intéressent vivement le voyageur français : ce sont une parcelle de la couronne d'épines et une autre de la vraie croix, avec les authentiques.

L'église paroissiale, située près de la gare, n'offre rien d'intéressant, et les peintures qui la décorent, si elles plaisent à la piété des bons Valaisans, offenseraient cruellement les yeux d'un artiste. Dans le cimetière qui l'entoure, les tombes sont entretenues avec un soin édifiant : la Suisse catholique se distingue à un haut degré par le culte des morts. Une

inscription funéraire arrêta nos regards ; on y lisait : *Ci-git le P. de Tinseau, français, décédé en 1881.* Une victime des décrets, un jésuite de Franche-Comté, dont l'exil a abrégé les jours.

En face de nous, suspendue à 200 mètres de hauteur au rocher vertical, apparaissait la petite chapelle de *Notre-Dame du Scex* fréquentée par saint Sigismond, habitée par saint Amé de Sion au vi<sup>e</sup> siècle, reconstruite au xiii<sup>e</sup> par l'abbé Georges Schinner, but de nombreux pèlerinages aux jours de fête de la sainte Vierge.

Notre matinée s'acheva à la table de l'hôtel des Alpes, où l'hospitalité s'exerce avec courtoisie et ne se fait pas payer trop cher. Il est sur le chemin de la *Grotte des Fées*, qui s'ouvre dans le flanc de la montagne boisée, au-dessus de la forteresse qui défend le passage du Rhône.

Une galerie souterraine de huit cents mètres de développement, des voûtes creusées dans le roc par la nature et tenant suspendues d'énormes stalactites comme des piliers qui supportent l'édifice ; des enfoncements ténébreux, des escarpements qu'il faut gravir avec des échelles, des gouttes de rosée qui tombent des voûtes, des ruisseaux qui murmurent sous vos pieds, enfin une cascade prodigieuse qui se précipite d'une crevasse sans fond au-dessus de la dernière voûte, et qui forme un petit lac pourvu de sa nacelle : voilà la Grotte des Fées. Un franc pour explorer ces merveilles à la lueur d'une lanterne et se donner l'émotion d'un séjour de quel-

ques minutes dans les catacombes, ce n'est pas trop payé.

Notre guide Bruchez, dont le nom reviendra sous ma plume, nous fit une description emphatique des travaux qu'avait demandés le déblaiement de la grotte et de ceux que coûte encore son entretien. Mais les grottes, comme toutes les curiosités naturelles, c'est le champ où la Suisse sème ses habiles entreprises afin de récolter des ducats.

En sortant du séjour des ombres, c'est un plaisir tout particulier de revoir la lumière, et le soleil était radieux ce jour-là, si radieux et si brûlant, qu'après une longue période déjà passée sans pluie, on commençait à s'inquiéter de la sécheresse pour les biens de la terre. Après les vêpres, les religieux firent une procession pour demander de la pluie. Nous vîmes se dérouler en un long cordon à travers les rues et les champs, le clergé, les vingt-quatre religieux précédant l'abbé-évêque, en costume violet ; puis la moitié de la population de Saint-Maurice, hommes, femmes et jeunes gens, tous pieusement découverts et partageant avec le chœur le chant des psaumes. Le trajet fut long : on s'avança dans la campagne en remontant le Rhône et au retour on fit une station en face de Notre-Dame du Scex. Nous nous sommes aperçus le surlendemain que ces prières ferventes avaient été exaucées, un peu trop promptement pour nos désirs de touristes.

Mais je m'oublie à contempler ce tableau bien différent de celui d'hier, la foule agenouillée sous les

grands arbres et bien loin au-dessus, les montagnes majestueuses et impassibles, déjà à demi noyées dans l'ombre. A côté de moi Alype s'inquiète : Voici l'heure du train, l'heure du départ pour Vernayaz et Martigny !

Nous retournons à l'hôtel des Alpes et pour plus de célérité, nous confions nos personnes et nos bagages au cabriolet de forme antique qui sert d'omnibus pour la gare. Nous prenons place dans un wagon à couloir central. Quelques minutes après nous descendons à Vernayaz.

Cette station de la ligne du Simplon, jadis inconnue, commence à devenir une rivale dangereuse pour Martigny comme point de départ des grandes explorations. La route de Vernayaz à Chamonix par les sinuosités de la forêt de Salvan et les grandioses perspectives de Finhaut est certainement supérieure à celle qui part de Martigny et passe par la Forclaz. Martigny a ses anciens hôtels et ses guides renommés ; Vernayaz est en train de construire les uns et de rassembler les autres. Puis pour retenir le pèlerin à son passage, il a deux attractions : Pissevache et les Gorges du Trient.

Le premier nom, peu agréable à l'oreille et qu'on devrait remplacer par celui de « cascade de la Sallanche », est celui d'une des belles chutes d'eau de la Suisse, aux contours un peu arides, mais d'une grande abondance et d'une remarquable blancheur d'écume.

Elle est d'ailleurs d'un accès plus facile qu'aucune

autre ; de la grande route même on peut mesurer de l'œil la masse liquide tombant de 60 mètres de haut et précipitant les unes sur les autres ses ondes laiteuses qui se dérobent et se remplacent sans fin.

Les Gorges du Trient ne sont pas dans les entrailles de la terre, comme la grotte des Fées ; elles s'insinuent entre deux énormes parois de rocher à pic, servant de débouché au torrent. On n'y marche pas sur le sol, on s'y avance sur une galerie de bois suspendue par des fils de fer au rocher.

Dans certains contours il y a des escaliers. Sur votre tête les murailles de roc qui ne laissent voir qu'une échappée du ciel, et sous vos pieds le torrent bleuâtre qui bouillonne et mugit, voilà les Gorges du Trient. Pour ajouter à l'impression, le pilote de l'expédition vous régale de temps à autre, — moyen-nant finance, — d'un coup de pistolet, qui déchaîne tout un monde d'échos en furie.

Vous voyez bien qu'on ne peut pas se dispenser de faire une pause à Vernayaz.

La nôtre n'y fut pas longue : notre gîte d'étape était marqué à Martigny.

Quand nous descendîmes du chemin de fer, une ligne d'omnibus, de l'apparence la plus engageante, attendaient les voyageurs à la porte de la gare. Nous aurions refusé dédaigneusement leurs offres si un sentiment de compassion ne nous eût retenus. C'était pitié, en effet, de voir les airs éplorés du conducteur galonné, attaché à l'hôtel *de la Tour* : il

s'épuisait en vains efforts pour attirer à lui les voyageurs rebelles qui s'engouffraient dans le véhicule de l'hôtel Clerc.

« Allons! dis-je à Alype, une bonne action pour finir la journée; une consolation pour les affligés! »

Nous primes place, fort à notre aise, sur les longs coussins de velours, nous suivîmes la longue avenue qui conduit à Martigny-la-Ville en passant devant la tour en ruines de *la Bâtie* et nous arrivâmes à l'hôtel de la Tour, tout près de l'église. Les employés y portent l'habit noir, et la salle à manger est d'un aspect sévère. On reconnaît de suite une maison qui se respecte et où les tarifs ne peuvent descendre à un niveau vulgaire. Nous en fîmes l'expérience le lendemain et nous eûmes ainsi une nouvelle preuve de cette vérité, qu'un bienfait n'est jamais perdu.

---



### III

**La vallée de Bagnes. — Les charmes de la pluie à Mauvoisin. — Une flore luxuriante et un glacier incommode.**

Pour se rendre de Martigny au Grand Saint-Bernard, on suit communément la route de la vallée d'*Entremont*, qui passe par Orsières et Liddes et demeure praticable pour les voitures jusqu'à la cantine de Proz, à deux heures de l'hospice. On visite l'hospice et on revient sur ses pas, car il est peu de voyageurs venant de France, qui prolongent l'excursion jusqu'à Aoste, située au bas de l'autre versant de la chaîne, du côté italien.

Cet itinéraire à répétition ne pouvait convenir à des amis de la variété et du pittoresque. Notre plan était de décrire d'abord un demi-cercle en nous engageant dans le val de Bagnes, affluent du val d'Entremont et en traversant un col glacé, le col de *Fenêtre*, pour gagner Aoste par le val Pellina ; puis de monter d'Aoste au Saint-Bernard, en prenant ainsi la position à revers. Tout simplement le plan d'un habile général d'armée, celui que Bonaparte exécuta à Marengo !

Le matin donc, par un fort beau soleil qui commençait pourtant à se voiler de nuages, le voiturin

des postes fédérales nous emmena à Sembrancher, au confluent de la Dranse du Saint-Bernard et de la Dranse de Bagnes : de là un véhicule plus modeste encore nous conduisit à Chables, un petit village de 350 habitants, chef-lieu du district, bâti sur les deux rives du torrent, possédant une église, un tribunal (!) et deux auberges. Il commence à être choisi par quelques amateurs d'excursions comme leur quartier général, et nous trouvâmes à l'hôtel *Nicollier* toute une famille française installée en villégiature. C'est que Chables, pour être peu connu, n'en est pas moins très heureusement situé, au milieu de prairies et de forêts que dominent plusieurs étages de montagnes formant comme les assises colossales du Mont-Fort et du Combin.

M. Nicollier, un hôtelier assez aimable, possédant l'art de plumer les poulets sans les faire crier, nous servit un déjeuner couronné d'un excellent petit verre de kirsch du crû : il nous procura un guide pour la traversée du col que nous devions faire le lendemain. C'était un cousin de notre éclaireur de la Grotte des Fées. Maurice Bruchez, un vigoureux montagnard d'une quarantaine d'années, nous a paru très honnête, très intrépide et très familier avec les détours des montagnes ; seulement, sa grande expérience l'a rendu un peu flegmatique et il se persuade volontiers qu'il lui suffit de se porter en avant pour que le touriste suive parfaitement ses traces. Il vous montre le chemin, il ne le partage pas assez avec vous, et si ses jambes sont toujours excellentes, sa

main est trop souvent hors de votre portée ! Bruchez nous était inutile pour atteindre le gîte du soir : il fut convenu qu'il nous y apporterait nos bagages et que nous partirions seuls en avant.

Nous commençâmes à nous élever vers le fond de la vallée, qui se rétrécit de plus en plus en offrant sur les hauts sommets des perspectives plus imposantes. A *Champsec*, à *Lourtier*, qui méritent encore le nom de villages, succèdent des amas de chalets de sapin malpropres, les *Granges-Neuves*, *Fionnay*, *Bonatchesse*. Le pays, qui ressemblait à un riche verger, n'offre plus que des pâturages semés de pierres, à l'ombre des noires forêts. Le ciel, qui depuis le matin ne cessait de se charger de vapeurs, commença à nous envoyer de légères ondées. C'était un premier effet de la procession de Saint-Maurice !

Après quatre heures de marche nous arrivions à un pont merveilleux, digne rival du pont du Diable du Saint-Gothard ou de la *Via mala*. Devant nous la vallée, devenue un vrai ravin, est barrée par une arête de rocher, dont une crevasse laisse échapper la Dranse de Bagnes ; elle se précipite furieuse, bondissante, dans un précipice où l'on peut à peine apercevoir ses flots, et sur ce précipice, à cinquante mètres de hauteur est jeté un pont en maçonnerie d'une seule arche auquel les rochers aux formes capricieuses, les mélèzes d'un vert sombre, les derniers qui croissent à cette hauteur, forment un encadrement sans pareil.

Entre les rochers et les arbres s'ouvrent des échap-

pées de vue sur toutes les créations de cette puissante et sauvage nature : déserts, montagnes abruptes, cascades à perte de vue, cimes effrayantes qui se cachent dans le ciel.

Le chemin, qui reste accessible aux mulets, fait un détour forcé pour gravir la barrière de rochers qui n'est autre qu'un énorme ressaut du terrain. Le temps nous parut long dans cette solitude, mais nous découvrîmes bientôt la maison hospitalière élevée sur le sommet du petit plateau.

C'est l'hôtel Mauvoisin, à 1,800 mètres d'altitude, un véritable hôtel de montagne, une humble construction en pierres brutes et en bois, vous offrant à droite quelques cellules à deux lits, à gauche la cuisine et une assez grande pièce pour les repas, ce qu'on appelle ambitieusement le salon. Mais l'intendant de l'établissement, le préposé du docteur Caron, de Chables, en faisait les honneurs avec une soigneuse prévenance. Le service était satisfaisant, les ressources convenables pour un asile de ce genre.

Bientôt l'honnête Martin Besse, le gérant dont je parle, les petits enfants du docteur, qui passent la belle saison dans ce coin des Alpes, la cuisinière, le chien de garde et jusqu'à la vache Brunon qui nous fournissait un lait irréprochable, tout cela devint pour nous un petit monde d'amis. Nous ne pouvions nous en faire d'autres, car les derniers pèlerins avaient quitté l'hôtel le jour de notre arrivée.

Il est vrai que nous eûmes le temps de faire connaissance. Le lendemain matin, les cataractes du ciel

s'ouvrirent : les moines et les pieux habitants de Saint-Maurice étaient définitivement exaucés ! Il fallut rester au salon.

D'autres auraient maudit l'inclémence du destin. Mais on n'est pas touriste quand on n'emporte pas une provision de bonne humeur pour les heures de contre-temps. Nous trouvâmes des livres de botanique et d'histoire locale. Alype prit un crayon et fit un joli croquis de l'hôtel et de la vieille chapelle qui le regarde du haut d'un bloc de rocher. Enfin nous essayâmes de mettre notre infortune en rimes sur l'air d'un cantique connu :

Gardez, sages touristes,  
Gardez la bonne humeur.  
Quand il voit des fronts tristes,  
Le ciel perd sa couleur,  
Aucun revers n'ennuie  
Un esprit bien pourvu ;  
Mauvoisin, sous la pluie,  
Offre un charme imprévu.

L'après-midi la pluie cessa, mais il était trop tard pour entreprendre la traversée du col de Fenêtre. Nos loisirs forcés furent employés à explorer les environs de Mauvoisin : un sentier qui ferait les délices d'un botaniste, car la flore en est luxuriante, nous conduisit à la source de la Dranse, qui s'élance en cascade d'un glacier taillé à pic surplombant une énorme paroi de rocher noire et d'un aspect effrayant.

C'est le célèbre glacier du Gétroz. Des blocs de glace s'en détachent souvent et viennent encombrer

le lit du torrent. C'est un de ces éboulements qui, en 1818, ayant entièrement obstrué le passage des eaux donna naissance à un lac improvisé et ensuite à une formidable inondation dans toute la vallée jusqu'à Martigny.

Sur la montagne, à droite du glacier, Bruchez, qui nous accompagnait, nous fit visiter les troupeaux dans leurs pâturages, les pâtres et leurs chalets boueux où se fabrique le fromage et où l'on nous fit asseoir sur des escabeaux à un pied pour boire du lait tiède dans les grandes écuelles.

Chemin faisant, il se laissa aller à la causerie, et nous raconta qu'un de ses parents avait été président du tribunal de Chables, aux appointements de 600 fr. par an. Un préfet touche 1200 fr. : on voit que le budget du canton n'est pas surchargé par les frais d'entretien du personnel des fonctionnaires. Les emplois administratifs sont à la nomination du Conseil d'Etat (pouvoir exécutif) ; les fonctions judiciaires sont électives, et ne sont pas incompatibles avec toute autre profession : un président de tribunal peut rester aubergiste ou épicier, comme il arrive chez nous aux juges de commerce.

Nous rapportâmes une moisson de fleurs, nous fîmes partager notre souper à Bruchez, nous invitâmes Martin à prendre le thé, et la soirée se passa à deviser de l'histoire de Mauvoisin, des aventures de la montagne et de la vie des naturels du pays. Comme nous étions loin des odieuses visions de la politique de France, de la désorganisation judiciaire

qui se préparait alors et de la persécution anti-cléricale toujours en action !

La nuit se passe : l'aurore est brumeuse, mais Bruchez prophétise une belle journée. Cette fois il s'agit bien d'une véritable excursion alpestre.

Bruchez porte les bagages et les provisions de bouche. Nous rentrons dans le défilé du Gétroz, nous trouvons au-delà un vallon assez large qui nous conduit à travers mille escarpements et mille détours en face d'un cirque formé par les pentes inférieures des glaciers d'*Otemma*, de *Chermontane*, du *Mont-Durand* et les escarpements de rochers qui les séparent. Nous descendons en zigzag une couche de moraines étendue sur une partie du glacier du Mont-Durand et dans laquelle des cantonniers fédéraux sont occupés à dégager les sentiers, sans cesse recouverts par des éboulements. C'est ici, c'est sur ce pudding de pierres et de gravier fangeux, se dérochant à chaque instant sur un sous-sol glacé, c'est ici que la vigilance et les attentions de Bruchez pour ses voyageurs eussent été précieuses. Mais Bruchez porte ses pas et ses yeux en avant comme s'il faisait une promenade solitaire et ne songe pas à regarder en arrière.

Après avoir traversé la couche de moraines, nous entrons sur la partie découverte du glacier du Mont-Durand. Dans les crevasses, d'ailleurs peu nombreuses et assez faciles à franchir, la glace est d'une belle couleur blanche ou azurée, mais la surface est d'un gris sale à cause des détritits de gravier amenés par le mouvement continu de la masse.

Nous remarquons un *moulin*, c'est-à-dire un puits formé par la rencontre d'une crevasse et d'un ruisseau : un précipice de cristal dont l'œil ne peut mesurer la profondeur et où la neige fondue s'élance en cascade.

Au bout d'une demi-heure nous sommes au fond du cirque dominé par les glaciers de Chermontane. Il faut tourner à droite pour gravir un ravin escarpé au-dessus duquel nous devons trouver le col de Fenêtre. Devant nous sont les ruines de l'*hôtel du Lancet*, uneasure de pierres qui a fourni pendant quelque temps un abri aux excursionnistes, mais qui s'est écroulée l'année dernière sous l'effort de l'ouragan.

---



#### IV

Où *Perdinaz* entre en scène. — Le col de Fenêtre.  
Salle à manger à 2800 mètres d'altitude. — Une dégringolade. — Ollomont : contrebande et mystère.

Nous nous élevons péniblement en décrivant des circuits sur une pente tantôt pierreuse, tantôt couverte d'un riche gazon. Nous arrivons sur un monticule verdoyant où le passage proprement dit va commencer.

Au milieu du désert formé par les rochers et les derniers pâturages, une voix lointaine retentit subitement dans le silence; nous tournons la tête: un homme accourt vers nous. C'est un compatriote de Bruchez, habitant des environs de Chable, *Théodore Perdinaz*, un contrebandier de profession. Il a l'habitude de venir déposer dans les ruines de l'hôtel du Lancet, le sucre, le café, les épiceries et autres denrées qu'il veut introduire en fraude en Italie. De là, pour éviter de se compromettre lui-même avec la douane, il va, sur la route d'Aoste, prévenir ses associés qu'il y a un transport à faire et ceux-ci se chargent de l'opération, toujours un peu aventureuse.

*Perdinaz* est un gros Valaisan à figure sournoise, qui ne m'inspire qu'une médiocre confiance, mais qui paraît enchanté de nous rencontrer. Il flaire sa

part de notre déjeuner dans le sac aux provisions suspendu à l'épaule de Bruchez et il a le pressentiment d'une compagnie utile pour lui dans la personne d'Alype et dans la mienne. En effet, il est précisément aujourd'hui en cours d'opérations : sa marchandise à exporter attend au Lancet une occasion de transport et il va passer la frontière italienne, qui se trouve au col, afin d'aller diligenter ses honnêtes correspondants d'Aoste.

Naturellement les deux montagnards engagent une conversation animée qui, par malheur pour nous, est en patois valaisan, un idiôme mêlé de franc-comtois, de savoyard, de romanche et de provençal. Nous en comprenions à peine quelques mots ; sans cela nous nous serions trouvés initiés aux secrets ténébreux des relations commerciales de Perdinaz.

« Eh mais ! on s'oublie, m'écriai-je tout à coup : allons, allons, une goutte de cognac de ma gourde, et en marche pour la grande halte !

Cette fois nous avons bien devant nous le col de Fenêtre, mais il faut encore escalader le sommet du passage. Nous contournons des arêtes de rochers dénudés et nous atteignons un vaste champ de glace, couvert en cette saison par exception, d'une épaisse couche de neige. On sait que même au milieu de l'été nous avons eu cette année des pluies froides.

De cet immense tapis blanc, bordé par de hautes falaises, émergent çà et là des croupes de rochers aigües ou arrondies, semblables à la carapace de quelques monstres marins.

Bruchez marche en avant, s'aidant de son piolet; c'est toujours l'homme au cœur léger, assez exempt de sollicitude sur notre sort; il se contente de nous inviter à enfoncer exactement nos pas dans les traces des siens. Perdinaz le suit à quelque distance, vient plus loin Alype; enfin votre serviteur.

Mais voici une surprise désagréable, la neige cède sous nos pieds: on y pénètre jusqu'au milieu du mollet. Parfois elle se dérobe par l'effet de la glace qui la supporte; gare alors les glissades! Il est vrai que le seul danger serait d'imprimer son effigie en creux dans la neige, plaisir assez recherché des enfants en hiver.

Quoi qu'il en soit, la marche est laborieuse, d'autant plus que la pente est raide et que les faux pas amènent tout de suite du retard. A ma demande, Bruchez nous a permis de nous arrêter une fois ou deux sur des ilots de rochers: mais ces haltes ont été courtes, car il est impatient d'être en mesure de retourner à Mauvoisin, et nous sommes nous-mêmes pressés par le temps.

Bref, il nous fallut une heure entière pour la traversée de cette plaine de neige, longue peut-être de 3 kilomètres. Mais Alype a crié: Terre, terre! Nous voilà au sommet du passage: voilà le point culminant où il sera possible de se reposer et de se restaurer.

C'est un petit plateau couvert de galets délavés, formant arête entre deux pentes de neige, non loin du petit lac que l'on rencontre invariablement dans

les cols supérieurs des Alpes. Il est midi et demi : le soleil brille, la vue s'étend sans obstacle sur les cimes altièrès et les champs de glace qui nous environnent.

Nous sommes à 2,800 mètres d'altitude. A notre droite, du côté de l'Ouest, est le mont Avril, qui nous domine encore de 500 mètres, et qui étend du Nord au Sud sa croupe neigeuse : à notre gauche, le mont Gelé, plus élevé encore, partagé en trois pics déchiquetés. Ce sont là les deux montants de l'énorme embrasure qu'on a baptisée du nom de *Col de la Fenêtre*. Nous découvrons par delà tous les géants de cette région : le Grand-Combin, le mont Pleureur, la Ruinette, Otemma, Arolla, Crête-Sèche, puis la mer de glace, éblouissante dans son éclat immaculé, formée par les glaciers d'Otemma et de Chermontane.

Au milieu de ces masses formidables, de cette morne solitude sur laquelle est étendu un inviolable linceul, l'esprit est saisi d'une crainte religieuse mêlée d'admiration pour les œuvres du Créateur. Que l'homme est petit devant cette immensité ! Qu'il est faible devant les grandes puissances de la nature ! Mais il peut chanter Dieu, et promener sa pensée sur le monde : c'est par là, suivant la parole de Pascal, qu'il sera toujours plus noble et plus fort que ce qui l'écrase.

Cependant il ne faut pas nous oublier dans notre contemplation. Si l'esprit plane sur les sommets, le corps, *l'Autre*, comme disait Xavier de Maistre, réclame sa réfection.

La salle à manger est grandiose mais peu confortable. Il n'y a qu'un étroit espace qui soit libre de neige. Les pierres s'entassent difficilement pour former des sièges et les ruisseaux de neige fondue se glissent de tous côtés. Enfin on prend place tant bien que mal, on se débarrasse de ses chaussures et de ses bas pour les faire sécher et l'on étend ses jambes nues au soleil. C'était un vrai plaisir, au sortir de notre marche de pionniers dans la neige. Je m'aperçus plus tard que j'étais brûlé la peau, effet naturel des rayons solaires sur une surface à demi congelée.

Bruchez étale les provisions : jambon, œufs durs, vin rouge de Sion, café en bouteille, pain et fromage. Le tout est rapidement absorbé et Perdinaz accepte avec reconnaissance la portion de notre repas qu'il convoitait en secret depuis notre rencontre au Mont-Durand. Alype est joyeux et fier d'avoir enfin subjugué le col de Fenêtre. Volontiers il s'élancerait à de nouvelles conquêtes et attaquerait le Mont-Avril. Mais l'heure est avancée ; Bruchez, bien qu'il offre ses services pour ce supplément de promenade, ne nous a pas assez captivés par ses manières pour que nous éprouvions le désir de prolonger nos relations au-delà des justes limites. Il faut d'ailleurs ménager ses forces pour arriver au gîte du soir.

Vers deux heures je donne le signal du départ et de la séparation. ~~Bruchez~~ reprend son sac singulièrement allégé par le déjeuner : il reçoit avec nos remer-

ciements pleins de réserve autre chose qui lui est plus sensible, un napoléon d'or, prix convenu à Chables.

Le voyez vous maintenant redescendre le champ de neige, le piolet en avant, d'un pas pesant mais toujours alerte ? Il sera à Mauvoisin, à Châbles peut-être, avant que nous ayons atteint nous-mêmes notre asile pour la nuit.

Bon voyage, Bruchez, bon voyage ! Vous représentez un type que je n'avais pas encore rencontré parmi les guides : le type de la fermeté portée jusqu'à l'indifférence. Le juste d'Horace aurait assisté impassible à la ruine de l'univers ; mais vous, vous tourneriez à peine la tête pour voir la chute d'une caravane.

Heureusement d'ailleurs Perdinaz nous reste : avec la neige qui couvre la contrée, c'est pour nous une véritable trouvaille. Il va nous frayer le chemin, il va porter nos sacs que Bruchez vient de nous rendre ; au besoin il le ferait sans la moindre rétribution et il se croirait encore notre obligé. En effet notre présence à ses côtés l'élève du rang de contrebandier honteux à celui de guide et compagnon de touristes : elle justifie son voyage à Aoste et lui permet de passer fièrement devant tous les postes de douaniers. Aussi ses attentions et son empressement dépassèrent de cent coudées les procédés de Bruchez. Il y eut pourtant une circonstance où sa vigilance fut en défaut.

La contrée où nous nous trouvions était couverte de neige aussi bien sur le versant qui regarde l'Italie

que du côté de la Suisse. Nous commençâmes à descendre, Perdiniz ouvrant la marche, Alype le suivant à quelque distance, tandis que j'avancais moi-même assez loin derrière lui.

Nous étions engagés dans un ravin fort escarpé où nous décrivions des lacets dans la neige, lorsque j'entendis tout à coup la voix d'Alype appelant Perdiniz à son aide : je m'élançai et je vis mon jeune ami roulant sur la neige au milieu du ravin et emporté avec une rapidité effrayante. Dans l'un de nos lacets, le pied lui avait manqué et en tombant il avait été aussitôt entraîné à la dérive, essayant inutilement de se retenir aux aspérités du sol.

Je me sentis le cœur serré par l'angoisse. Enfin nous le vîmes s'arrêter dans ce mouvement de projection : il avait rencontré sous la neige une saillie de rocher à laquelle ses mains avaient pu se cramponner. Nous étions déjà près de lui et nous l'avions relevé.

« Que vous est-il arrivé ? Etes-vous blessé ? demandions-nous à la fois. »

Je craignais quelque grave contusion, une luxation, une fracture peut-être !

Mais Alype se mit à rire : « J'ai cru, nous dit-il, que j'allais rouler ainsi jusqu'à Ollomont à l'imitation des sapins soumis au *schlittage* ! J'aurais eu le temps de commander le souper avant votre arrivée. Rassurez-vous sur mon sort, je n'ai qu'une meurtrissure au genou. Mais c'est curieux, en vérité, de perdre terre si légèrement et de se sentir emporté comme un boulet ! »

Mon inquiétude était dissipée. Je fis prendre au blessé un cordial, c'est-à-dire un morceau de sucre arrosé du précieux cognac de ma gourde ; je lui donnai des conseils sur l'usage de l'alpenstock, en lui recommandant de l'appuyer toujours du côté d'amont au lieu de le porter en avant dans le sens de la descente ; j'engageai Perdinaz à se tenir beaucoup plus près de nous, et nous repartîmes.

Le reste du trajet s'accomplit sans incident fâcheux. Nous eûmes bientôt quitté la région des neiges.

Nous continuâmes à *dévaler*, lisez dégringoler, d'abord dans des sentiers pierreux, inondés par de petits ruisseaux : puis dans des prés marécageux, enfin sous des sapins, où de vrais chemins commencèrent à se dessiner.

Dans cette marche hérissée d'obstacles, il m'arriva bien quelques mésaventures, sans doute afin que je ne fusse pas trop en reste avec Alype. Une fois je m'étendis dans un ruisseau limpide : une autre fois je faillis m'embourber dans un pré fleuri. Mais ce n'étaient là que des bagatelles.

Perdinaz nous invita à boire du lait aux *chalets de Balme*, tenus par des pâtres de ses amis. C'étaient les premières figures italiennes que nous rencontrions, et elles étaient loin d'avoir l'expression de franchise et d'honnêteté qui caractérise les paysans du Valais. Les amis eurent un colloque mystérieux que nous ne pûmes pas comprendre mais qui, évidemment, se rattachait aux opérations de contrebande.

Quand on s'approche du fond de la vallée, le pay-



sage, assez triste et assez resserré jusque-là, devient plus intéressant. Un torrent roule en cascades sous des ponts hardis et pittoresques. Les sapins, d'abord clairsemés et rabougris, forment une belle forêt. Bientôt les noyers apparaissent, les pentes inférieures de la montagne se couvrent de végétation ; au-dessous se montrent des cultures. Devant nous continuent à se dresser les cimes imposantes du *Ruitor* dont les glaciers deviennent incandescents sous les feux du soleil couchant.

Le jour tirait à sa fin quand nous fîmes notre entrée dans Ollomont. C'est un groupe de maisons de pauvre apparence, au centre desquelles se trouve un dépôt de minerai abandonné.

Perdinaz nous conduisit à l'unique auberge du pays, établissement plus que modeste, placé sous le vocable du *Cheval Blanc* bien qu'il eût pour enseigne une vache rousse.

Notre homme parut s'y trouver comme chez lui, et il échangea tout de suite des signes d'intelligence avec l'hôtesse, la mère Josefa Rainaldi, dont le garde-manger était peu fourni, mais qui nous vanta son vin d'Aoste, assez estimable en effet.

Bientôt, apparurent trois personnages à l'air diplomatique, qui semblaient avoir guetté l'arrivée de Perdinaz : les conversations à demi-voix s'engagèrent. C'était toujours le commerce suspect de notre guide qui paraissait en être le sujet : nous étions dans un gîte de contrebandiers !

Alype plaisantait agréablement sur le côté dra-

matique de notre situation. Dans tous les opéras comiques, les contrebandiers, surtout ceux d'Italie, sont des bandits capables de tout, même d'un assassinat pour se débarrasser de témoins importuns. S'ils allaient nous attaquer ? Nos alpenstocks ne suffiraient pas pour nous défendre. Si pourtant nous sommes vainqueurs, il nous restera un autre agrément, ce sera de comparaître aux assises comme témoins dans le procès de nos meurtriers, ou bien d'avoir à rendre compte aux officiers du fisc de S. M. Humbert d'Italie, de notre présence parmi des contrebandiers.

Heureusement les allures ultra-pacifiques de Perdinaz et de ses affidés ne pouvaient en rien autoriser ces lugubres suppositions. Aussi ce ne furent pas des rêves effrayants qui troublèrent notre sommeil, ce fut tout simplement l'espèce de lit de Procruste où nous étions tous les deux enfermés. Il se composait d'une grande caisse de bois remplie d'une substance végétale d'une nature rigide, formant un profond ravin dans le milieu. Il fallait vraiment de la bonne volonté pour y reposer ; mais la fatigue gagnée dans cette glorieuse journée ne tarda pas à l'emporter.

Cependant le lendemain nous étions debout avant l'aube, afin de gagner Aoste de bonne heure sans avoir à redouter la chaleur du milieu du jour.

Cette fois il ne s'agit plus que d'une promenade, d'abord sur des chemins battus, puis sur une grande route. On circule sous de beaux ombrages, on admire une végétation dont la richesse se développe à mesure que l'on avance : châtaigniers, noyers, figuiers

apparaissent successivement. Mais la vallée reste encaissée entre de hautes montagnes : d'abord très étroite, elle s'élargit à *Val Pellina*, village important placé au confluent du torrent d'Ollomont et du Buttier : quand on s'approche de la jonction avec la route du Saint-Bernard, elle ouvre de vastes et riantes perspectives.

Quatre heures nous suffirent pour arriver à Aoste sans presser le pas. Nous marchions côte à côte, et Perdinaz, tout fier de se montrer dans son rôle de guide sur une route où il était probablement trop connu, se laissait aller à la causerie. Je lui faisais mes observations sur le caractère fâcheux de son métier et les dangers auxquels il pouvait l'exposer : mais sa conscience me parut assez endurcie à l'endroit du respect des lois fiscales italiennes. Il prétendait n'avoir absolument aucune ressource dans son pauvre village de la vallée de Bagnes. Et pourtant il lui était arrivé une aventure qui aurait dû le corriger à jamais de ses habitudes !

C'était dans l'automne de 1881 ; il avait apporté, suivant sa coutume, ses marchandises dans la mesure de pierre de Chermontane, l'hôtel du Lancet, qui était encore debout. Il y dormait sur le foin à côté d'un garde champêtre du district. Au milieu de la nuit la tempête s'élève, une de ces tempêtes comme on en voit à ces hauteurs, et qui semblent vouloir arracher les montagnes de leurs fondements. L'hôtel du Lancet, une construction déjà fort caduque, s'écroule sur les deux dormeurs.

Le malheureux garde-champêtre est écrasé. Perdinaz ne doit son salut qu'à une circonstance providentielle ; les décombres le pressent de toutes parts mais une dalle en pierre se trouve arrêtée au-dessus de sa tête et le protège contre la masse de l'éboulement. Il reste jusqu'au matin enseveli dans les décombres, pouvant à peine respirer : enfin ses cris lamentables attirent un berger qui surveillait son troupeau : les décombres sont écartés, à force de travail et de patience. On en retire Perdinaz à moitié moulu, mais enfin il est sauvé ! Et huit jours après... il recommence la contrebande par le col de Fenêtre. Qui a bu boira.

---

**Aoste. — Curieux établissement thermal. — Adieux à  
Perdinaz. — Le soir d'un beau jour.**

Mais voilà Aoste qui s'étale sous nos pieds, au centre de riches montagnes, dans un bassin qui mêle le gracieux et le sauvage, au confluent du Buttier et de la Doire. Cette contrée est d'une fertilité déjà bien digne de l'Italie. De toutes parts les vignes y descendent en terrasses et y forment des berceaux supportés par des piliers de pierres; les chemins serpentent sous les grands arbres fruitiers, la prairie étend autour de la ville son tapis de verdure coupé de rangées de saules et de frais ruisseaux, pendant qu'en face de nous des cimes altières se dressent vers le ciel.

Nous traversons la ville entière, en passant devant l'église Saint-Ours et sur la place Victor-Emmanuel, et nous allons prendre gîte à l'extrémité de la promenade située sur la route de Cormayeur, à l'hôtel du *Mont-Blanc*. Je vous le recommande quand vous débarquerez à Aoste : il est spacieux, et convenablement tenu. Par un beau soleil comme celui d'aujourd'hui il offre une vue admirable sur les glaciers de Savoie.

« Tu tu tu tu, pra, pra pra...! — Tiens, dit Alype, un cirque qui fait sa parade à Aoste ! »

Nous courons à la fenêtre : ce n'était pas un cirque, mais un bataillon de conscrits de l'infanterie royale qui revenait d'une promenade militaire aux sons discordants du fifre et du clairon. On voit bien qu'ils sont novices dans le métier des armes, et leur tenue est assez gauche. Vêtus de coutil gris des pieds à la tête, en l'honneur de la saison, il portent un sac assez semblable à celui des touristes anglais et ils ont aux pieds des *godillots* d'une forme et d'une dimension fort remarquables.

Nous descendons et nous marchons à leur suite pour rentrer en ville : c'est une occasion de voir un peu d'animation dans les rues. Ils nous conduisent jusque sur la place Victor-Emmanuel, où ils se déploient pour regagner leurs quartiers.

Cette place est décidément le plus bel ornement de la ville et le centre du mouvement de la population, qui ne s'élève pas à plus de huit mille âmes. Régulièrement bâtie, elle fait face à l'hôtel de ville, grand édifice moderne aux formes plus ambitieuses qu'artistiques, qui attire l'œil sans le charmer. Il y a plus d'intérêt pour l'amateur à rechercher les nombreuses antiquités que possède Aoste : le puissant arc-de-triomphe élevé en mémoire de la conquête du pays des *Salasses* par Auguste, la *porte prétorienne*, avec sa double rangée d'arcades et sa tour carrée ; des ruines d'un amphithéâtre et d'un forum ; une grande partie de l'enceinte romaine, qui a survécu aux ra-

vages du temps. N'oublions pas le vieux château de *Brama fan* (Cri de la faim), au sud de la ville, où Xavier de Maistre a placé la scène si connue du *Lépreux de la Cité d'Aoste*.

Tant de vénérables débris attestent la haute antiquité de la ville et l'importance qu'elle avait autrefois. Aujourd'hui encore, par l'aspect de ses maisons, par les fragments nombreux d'inscriptions et de sculptures, par les noms de plusieurs de ses rues (*décumane, prétorienne, vexillaire*), elle présente la physionomie d'une capitale déchue qui se souvient de sa grandeur. Il y a bien quelques détails qui déparent sa dignité sévère; ainsi on ne s'explique pas bien pourquoi ce pays catholique a élevé et entretenu avec tant de soins une fontaine monumentale en l'honneur de Calvin qui vint s'y réfugier en 1541 lorsqu'il fut banni de Genève, destinée à subir plus tard sa tyrannie sanguinaire. L'inscription constitue d'ailleurs un outrage à la latinité et à la grammaire. Ne parlons pas de toutes les enluminures qui, sous prétexte de patriotisme, nous montrent sur les façades des maisons, ou dans l'intérieur des cafés, des apothéoses garibaldiennes. Celles-là ne résisteront pas au premier coup de balai ou de badigeon.

Des deux principales églises, la plus intéressante est la collégiale de Saint-Ours, en style moitié roman, moitié ogival. Les stalles du chœur, offrent de belles sculptures : le cloître attenant à l'église avec colonnes en marbre, maladroitement recouvertes de peintures, est du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle. Le clocher, séparé de

l'église, se distingue par sa masse et sa hauteur. Un autre campanile octogone, en briques, domine le remarquable prieuré situé au sud de la place.

La cathédrale, dédiée à la sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste, est revêtue à l'extérieur d'un badigeon sur lequel se détachent des figures coloriées : à l'intérieur, on trouve aussi des stalles richement sculptées, quelques mosaïques, trois tombeaux de marbre remontant au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle. Pour le goût qui en a inspiré la décoration générale, les églises secondaires de la Haute-Italie ne valent guère mieux que celles de la Suisse et ne sont pas si bien entretenues. Mais elles sont beaucoup plus riches au point de vue des détails artistiques.

« Comme le soleil est ardent ! disions-nous en sortant de ces nefs aux grandes voûtes. Nous sommes réellement sous le climat italien. »

Pour se garantir de la chaleur à Aoste, il est sage de rester dans l'intérieur de la ville : les rues sont étroites et sinueuses, et par conséquent toujours en partie à l'ombre ; le pavage en cailloux à tête de diamant forme cuvette pour laisser courir partout de frais ruisseaux. Malgré ces agréments, nous nous mîmes à la recherche d'un bain, afin de nous délasser de nos fatigues de la semaine. La course qu'il nous fallut entreprendre à travers la poussière brûlante des promenades extérieures nous le fit chèrement acheter.

L'unique établissement thermal était installé dans une arrière-cuisine ouvrant sur un jardin près de



l'amphithéâtre. Le matériel consistait en deux baignoires d'inégale dimension séparées par un rideau. Pour préparer le bain, on accroche un chaudron à la crémaillère de la cuisine et on allume un fagot de sarments. Mais la bonne vieille femme qui dirige cette industrie d'un caractère primitif n'oublia rien pour mériter nos suffrages : ni les soins délicats, ni les attentions fines, ni le linge à profusion. Au départ elle accompagna ses adieux d'un bouquet de roses.

Nous pensâmes que la clientèle ne devait pas être considérable. Cependant le sous-préfet du mandement fréquente la maison, donnant ainsi à ses administrés le plus louable exemple. Mais à Aoste, en matière balnéaire, l'indifférence est grande.

Quoique le pays passe pour être peuplé de goitreux et de crétins, nous avons à peine rencontré dans nos tournées, deux ou trois individus atteints de cette triste infirmité. La langue que tout le monde sait employer, c'est le français; l'italien est beaucoup moins en usage : Aoste a appartenu aux Francs plus longtemps qu'aux Lombards.

En rentrant à l'hôtel du Mont-Blanc nous vîmes venir à nous Perdinaz transformé. Plus de barbiche, mais le menton rasé : la casquette avait fait place au chapeau mou orné d'une plume : la blouse avait disparu pour mettre à découvert une vareuse de drap. On aurait pu le prendre pour un chasseur tyrolien en retraite.

Bien qu'il eût déjà reçu son salaire, il tenait à

nous renouveler ses remerciements et à nous dire adieu. Malgré l'éclat de sa toilette, il me parut préoccupé.

« Comment vont les affaires ? lui demandai-je.

— On est parti aujourd'hui d'Aoste pour aller chercher les marchandises au Lancel.

— Et vous ne serez pas tranquille tant qu'elles ne seront pas arrivées à destination. Laissez donc là, je vous le répète, ce déplorable métier. Vous avez failli être écrasé il y a deux ans ; une autre fois vous irez pourrir dans les prisons, à moins que vous ne receviez une balle d'un douanier.

— Hélas ! monsieur, il faut bien vivre et je n'ai rien à faire à Lourtier.

— C'est-à-dire que vous ne voulez rien y faire. Allez, et que le ciel vous éclaire ! »

Perdinaz mourra contrebandier, comme le bohémien meurt sur la grande route.

Toujours avides de couleur locale, nous ne manquâmes pas de nous faire servir à notre diner un plat de *risotto alla milanese*, du riz qui a subi les plus heureuses préparations couronnées par l'emploi de condiments de haut goût.

« Parfait, disait Alype : je conçois qu'on aime l'Italie ; les gourmets y trouvent leur vraie *pâte-riz*.

— Horrible ! répondis-je : allons prendre l'air du soir pour digérer votre morceau. »

L'hôtel est sur la route, presque au milieu de la campagne : la vue pouvait s'étendre sans obstacle sur un majestueux horizon. La nuit commençait :

les montagnes se couvraient d'un voile sombre, les pyramides de glace étagées du côté de la Savoie prenaient des teintes blafardes et des contours plus effacés, quoique leur masse se détachât vivement encore sur le ciel, où les étoiles s'allumaient peu à peu. L'air était calme et limpide, le silence n'était troublé que par le roulement lointain des rivières et les bruits qui nous arrivaient de la ville. Nous serions restés longtemps à jouir de cette fraîcheur, de ce repos, de ce spectacle fait pour captiver l'esprit et les sens, s'il n'avait pas fallu songer au lendemain.

« Allons, dis-je à Alype, laissons cette fois encore saint Augustin et sa mère à la fenêtre d'Ostie : nous reviendrons à leur contemplation un autre jour. »

---

## VI

**D'Aoste au Saint-Bernard. — Le palais de l'hospitalité.  
Que faire au Saint-Bernard quand il neige ?**

**L**E lendemain, en effet, nous devions enfin atteindre le but de notre pèlerinage et gagner l'hospice du Saint-Bernard. Or si la course est moins longue du côté d'Aoste que du côté de Martigny, elle occupe suffisamment la journée pour le piéton et nous avions d'ailleurs grand intérêt à devancer la chaleur du milieu du jour.

Je réveillai donc mon compagnon bien avant l'aurore, et quand le soleil dépassa les crêtes des montagnes qui se dressent du côté de Châtillon sur la Doire, nous étions à Gignod, un village situé à mi-côte, au milieu des noyers et des dernières vignes, à la jonction de la route de Val-Pellina et de celle du Saint-Bernard.

Le chemin, praticable pour les voitures jusqu'à Saint-Remy, c'est-à-dire pendant les trois quarts du trajet, se déroule en offrant des perspectives intéressantes, mais sans être signalé par aucun de ces accidents grandioses qui se font admirer dans d'autres parties des Alpes. Après avoir quitté le riche bassin dont Aoste occupe le centre, il s'élève dans un

défilé aux pentes abruptes, semées de villages, couvertes de cultures à une grande hauteur, grâce à leur exposition au midi. Tantôt il monte en ligne directe, tantôt il serpente en zigzags ou il contourne en corniches les mamelons boisés dominant les précipices, côtoyant ou croisant le torrent qui descend du vallon.

Dédaignant l'hôtel d'Etroubles, station ordinaire des voitures, nous nous avançâmes jusqu'à Saint-Oyen, où le syndic de la commune qui est en même temps boulanger et *cantinier*, nous servit une soupe exquise aux oignons, au lait, au fromage. Nous rendîmes visite à « Monsieur le Chanoine », un religieux du Saint-Bernard qui dirige à Saint-Oyen une ferme considérable appartenant à l'hospice, et préside aux approvisionnements du côté de l'Italie.

Les renseignements intéressants qu'il nous donna sur son administration de Saint-Oyen, la réception cordiale de notre syndic aubergiste, l'heureuse situation de Saint-Oyen, tout nous prouva que nous avions choisi l'endroit le plus favorable pour notre halte entre Aoste et Saint-Bernard.

Mais la journée s'avance : il est deux heures : sac au dos et en route !

Nous atteignons Saint-Remy, terme de la route de voitures, village pauvre et triste, cramponné aux flancs de la montagne. Nous nous engageons maintenant dans une gorge profonde et resserrée, où les arbres disparaissent peu à peu et où le sentier, sans vue et sans ombre, contourne le rocher aride dans

d'innombrables circuits. Dans ces régions déshéritées, la route paraît longue.

Le jour était sur son déclin lorsque nous entrâmes à la *Cantine de l'Hospice* pour nous reposer et nous réconforter par un verre de vin. C'est une cabane en bois entourée d'un petit mur en pierres sèches pour la protéger contre les tourmentes de neige. De là on voit en face de soi le ravin où est placée la vacherie avec sa fabrique de fromages, puis le *Plan de Jupiter*, emplacement couvert encore d'assises de pierre monumentales, restes de l'ancien hospice romain du *Mont Joux* (*Mons Jovis*) devenu un repaire de brigands au temps de Saint-Bernard de Menthon.

Au sortir de la cantine, il semble que nous entrons dans la région des nuages. C'est à travers la brume que nous distinguons les parois montagneuses, en partie blanches de neige, qui entourent le petit lac aux eaux frissonnantes et forment l'étroit défilé où se dresse l'Hospice.

Le voilà avec l'ancienne maison à l'arrière, le grand bâtiment à l'aspect sévère, au toit aplati, aux trois étages de petites fenêtres : salut à la demeure hospitalière fondée par un saint et habitée depuis neuf siècles par la sainteté du dévouement !

Nous sommes arrivés devant l'escalier à double rampe, au milieu des escabeaux qui servent à faire descendre pèlerins et pèlerines de leurs montures. Quelques uns des chiens illustres que l'Europe connaît se promènent autour de la maison : les respectables molosses nous regardent passer d'un air indif-







fèrent, comme des gens habitués à voir sans cesse des étrangers. Un frère servant tire la cloche et presque aussitôt nous voyons descendre le Père *clavendier*, appelé ainsi sans doute parce qu'il a le ministère des *clefs*.

Il nous accueille avec la courtoisie devenue justement proverbiale au Saint-Bernard et nous conduit sans retard à notre gîte. C'est une longue cellule au plafond bas, entièrement boisée, éclairée par une profonde embrasure à doubles vitres : deux lits élevés, entourés d'amples rideaux d'indienne à ramages, en occupent toute la longueur : une table avec les objets de toilette, deux chaises, deux tables de nuit composent l'ameublement. Le tout est reluisant de propreté.

A six heures, la cloche nous appelle au salon où vingt personnes environ prennent place à table. Le Père clavendier, assisté d'un autre religieux, fait les honneurs du repas, simplement mais abondamment servi. C'était vendredi, et Alype trouva une plaisanterie à placer en voyant arriver un mets classique dans toutes communautés, surtout quand elles sont loin du pays où fleurit l'oranger : le riz aux pruneaux.

Entre voisins de table, on fait connaissance, on cause des incidents du voyage de chacun. Le dîner terminé, on fait le tour du salon pour examiner les gravures de choix qui ornent les murs. Puis quelques amateurs se succèdent au piano. Alype, qui cultive la musique avec un certain succès, nous fait

entendre quelques morceaux de son répertoire. Un jeune homme de la Suisse allemande improvise une délicieuse rêverie.

Il est bien fatigué, il est un peu poussif, ce vieil instrument d'Erard, donné par le prince de Galles il y a vingt-cinq ans : il a gémi et vibré sous tant de mains ! Bienvenu sera le voyageur qui, en lui donnant un successeur, voudra perpétuer au Saint-Bernard l'écho de sa reconnaissance.

La nuit est venue : on se souhaite réciproquement le bonsoir. Munis d'une chandelle des temps antiques, nous gagnons notre chambre à travers les escaliers raides et les couloirs entrecoupés de grilles.

« Oh ! fit Alype en se réveillant le lendemain, où sommes-nous ? Aux portes de l'Italie ou dans les contrées sibériennes ? »

En effet, le froid était vif. Nous essayâmes la vapeur des vitres pour regarder au dehors. Au-dessous de nous se trouvait le terre-plein gazonné qui s'étend du lac aux premiers escarpements du Mont-Mort ; il était entouré de neige et à moitié recouvert de givre. Les chiens flânaient dans cette espèce de préau, les uns couchés insouciamment comme des hercules au repos, les autres prenant leurs ébats et lançant leurs aboiements sonores.

De pâles rayons de soleil éclairaient encore le tableau. Mais bientôt des nuages s'élevant de la vallée d'Aoste remplirent le cirque de rochers où le Saint-Bernard est renfermé : puis les vapeurs se condensèrent et la neige tomba à flocons pressés.

« A la bonne heure ! dis-je à mon compagnon. Certains critiques de voyages prétendent qu'il faut visiter chaque pays dans la saison la plus rude pour son climat, l'Espagne au milieu des ardeurs de l'été, la Russie lors des grands frimas. Je ne serai pas fâché d'avoir aujourd'hui une légère idée de ce que le Saint-Bernard doit être en hiver. »

Le Père clavendier, que nous trouvâmes au salon à l'heure du café au lait, nous félicita de nos dispositions à la philosophie, car il ne pouvait nous prédire qu'une triste journée.

« L'été actuel, dit-il, a été ici exceptionnellement neigeux : autour de nous, tous les chemins creux et tous les plateaux sont sous la neige. Vous devez savoir, du reste, que même au cœur de l'été, il n'est pas rare d'avoir de la gelée au Saint-Bernard. Nous sommes à 2500 mètres d'altitude, et le courant d'air qui règne presque constamment dans ce défilé, ramène le froid d'une manière subite. Je ne vous parle pas de l'hiver : le thermomètre alors descend à 24 degrés sous zéro et la neige atteint dix mètres d'épaisseur. Heureusement le vent la repousse d'ordinaire en arrière des fenêtres du premier étage. Je crois que vous ne pourrez rien voir au dehors aujourd'hui : vous en profiterez pour visiter en détail l'intérieur de notre maison.

Nous suivîmes ce conseil. En dépit du brouillard et de la neige qui revint par intervalles, la journée s'écoula d'une manière intéressante.

En sortant de l'église nous nous rendîmes chez le

R. P. Prieur, qui nous reçut avec une parfaite affabilité. Il y a trois ans seulement qu'il gouverne le Saint-Bernard; il a sous sa direction en hiver huit à dix religieux, en été quinze à vingt, en y comprenant des novices envoyés de Saint-Maurice. Il y a dans la maison une dizaine de domestiques. Comme la plupart de ses confrères, le prieur est originaire de la vallée de Bagnes.

Il nous montra des cellules monacales : elles n'avaient guère en longueur que la moitié de notre chambre. En général, elles sont placées deux à deux devant un couloir : un même poêle sert à chauffer le tout. Le bois de chauffage arrive à dos de mulet de Saint-Oyen ou du Valais.

La bibliothèque nous appela ensuite. Il y a des livres, il y a des ressources pour l'étude de la flore et de la minéralogie du Saint-Bernard. On y trouve aussi une collection de médailles romaines des plus curieuses, provenant pour la plupart des ruines du Mont-Joux.

Malgré ces distractions, le froid continuait à se faire sentir et nous n'avions pas, comme à Mauvoisin, la ressource d'une salle à manger chauffée pour notre usage. Nous essayâmes de nous promener au dehors, en dépit des rafales de neige. Alype voulut jouer avec l'un des chiens qui se tenaient aux abords des cuisines : mais l'animal ne répondit que modérément à ses agaceries et se contenta de lui donner sur la jambe un coup de queue qui lui fit l'effet d'un coup de bâton. Les chiens de Saint-Bernard ont





l'orgueil de race et ne s'amuse pas avec des inconnus !

Nous passâmes une heure dans notre chambre à faire une lecture, les jambes enveloppées dans les couvertures de nos lits. Il nous semblait que nous avions fait un rêve l'avant-veille alors que sous le soleil brûlant d'Aoste, nous avions eu tant de bonheur à découvrir un établissement de bains.

De là nous redescendîmes au salon, où en attendant l'heure du diner, nous parcourûmes les registres des voyageurs, remplis des noms de toute origine et de toute nationalité. Dans le nombre des pensées dont ils contiennent l'expression en vers ou en prose, j'en relevai une qui me parut résumer avec concision tout ce que le Saint-Bernard inspire à ses visiteurs :

Le désert fleurira, dit le royal prophète.  
Il a fleuri pour nous, notre cœur le répète,  
Sur ce rocher sauvage et plein de majesté.  
Ici nous recueillons avec reconnaissance  
Les fruits d'un dévouement où Dieu mit sa puissance  
Et les fleurs de l'urbanité.

---

## VII

**Un beau dimanche. — Déjeuner d'une messe, diner d'une ascension, souper d'une histoire. — Chanoines et pèlerins du Saint-Bernard.**

Mais nous voici au dimanche. Le ciel est pur, le soleil brille pour nous dédommager des heures sombres et froides de la veille. Tout est en mouvement, tout prend un air de fête; les pèlerins arrivent en foule par les deux routes, mais surtout par celle de la Suisse. Les uns sont des touristes occupant leurs loisirs; les autres, et c'est le plus grand nombre, sont des paysans qui ont déjà bien des fois visité l'hospice et qui sont ramenés par un sentiment de dévotion, par le plaisir de goûter dans un site grandiose l'hospitalité — gratuite — des bons chanoines. Bientôt

Les cloches, dans les airs, de leurs voix argentines,  
Appellent à grand bruit les chantres à matines,

Je veux dire à la messe solennelle, dont les échos de l'orgue nous apportent déjà le prélude. L'église est remplie: le prieur est à l'autel, les chanoines dans leurs stalles; les assistants, hommes ou femmes, placés dans les bancs, agenouillés sur les dalles, se tiennent, le livre ou le chapelet à la main, dans une attitude calme et recueillie.



L'orgue ne se contenta pas d'accompagner les chants du chœur; il fit entendre des modulations de fantaisie, même aux intervalles où le célébrant doit seul faire entendre sa voix, à la Préface et au *Pater*. Après l'Evangile, un chanoine monta en chaire et adressa à la foule attentive une courte et substantielle homélie. Après l'Elévation, nous entendîmes un *O Salutaris* à deux voix remarquablement exécuté. Ce duo était encore intéressant à un autre titre : le père, chef de gare à Martigny, faisait la basse, et le fils, récemment admis à la prêtrise et à la profession religieuse, chantait la partie du dessus. — Sa mère assistait à la messe. Elle nous dit plus tard qu'elle était restée un an sans voir son fils. Elle nous raconta que la vocation du nouveau chanoine s'était manifestée dès ses plus jeunes années. Il se sentait attiré par la grandeur sauvage de la montagne et par les mérites d'une vie dévouée à la pratique admirable de l'hospitalité. En vain on lui faisait remarquer qu'il pourrait satisfaire son penchant pour l'état monastique en prenant, à l'abbaye de Saint-Maurice, la robe noire et le collier de ruban blanc; il répondait obstinément : Je veux être du Saint-Bernard ! Il est au Saint-Bernard, et les parents ne veulent plus quitter Martigny, afin de pouvoir plus souvent monter jusqu'à lui.

Quand nous sortîmes de l'église, il nous sembla que la population des visiteurs avait encore augmenté : les corridors du rez-de-chaussée, les abords de la maison présentaient le coup-d'œil le plus animé.

C'était évidemment l'influence du beau temps qui s'était exercée sur le voisinage.

Ce jour-là, on servit au salon deux déjeuners successifs, de 30 couverts chacun, et, dans les réfectoires du bas, 200 personnes vinrent tour à tour prendre leur repas. Cependant ce n'était pas là une affluence exceptionnelle : il y a des fêtes qui en amènent bien davantage. A la fête de Saint-Bernard de Menthon (15 juin), à l'Assomption, au 8 septembre, on peut compter jusqu'à 500 pèlerins.

On comprend que l'hospitalité pratiquée dans de telles proportions entraîne d'énormes dépenses. Dépouillé par les révolutions de la plus grande partie de ses biens, l'Hospice ne peut y suffire qu'avec les dons de la charité et les subventions de quelques gouvernements. Plusieurs des cantons catholiques de la Suisse lui viennent en aide : l'Italie unifiée l'a rayé de son budget, mais la France, qui ne fait pas encore la guerre aux religieux à l'étranger, lui continue ses secours. Au Saint-Bernard, la carte à payer n'existe pas : il n'est jamais rien réclamé du voyageur pour son logement et sa nourriture. A l'entrée de l'église se trouve le tronc des aumônes où chacun peut déposer la rémunération évaluée par sa délicatesse.

Après le déjeuner, Alype fit judicieusement observer qu'une si belle journée nous créait des devoirs : après avoir, la veille, minutieusement inspecté l'intérieur, nous ne pouvions nous dispenser d'explorer les alentours. Nous primes nos alpenstocks et nous

commençâmes l'ascension de la *Petite-Chenalette*. Une promenade de trois heures, aller et retour. Elle présentait à ce moment des difficultés particulières, à cause de la neige; il fallut contourner des ravins qui en étaient remplis, marcher sur le bord de petits glaciers improvisés, escalader bien des rochers, sauter bien des ruisseaux et à la fin travailler des mains et pieds pour couronner les crêtes étroites et déchiquetées qui forment le sommet.

Nous croyions avoir accompli des exploits dignes des trompettes de la renommée, lorsque nous vîmes arriver à nous deux jeunes Valaisans en blouse, qui nous dirent presque en même temps bonjour et adieu: non contents d'avoir mis le pied sur la *Petite-Chenalette*, ils s'élancèrent à la conquête de la Grande, qui lui fait un pendant majestueux à un kilomètre de distance. Ils nous semblèrent en état de défier les chèvres pour la solidité de leurs pas pendant qu'ils grimpaient au rocher inaccessible. Bientôt ils se montrèrent sur la cime aigüe, fiers comme des héros qui ne connaissent pas d'obstacle.

Nous étions à 2900 mètres d'altitude, mais la perspective qui s'offrait à nous était plus grandiose qu'étendue, à cause des colosses qui se dressaient tout près de nous à une plus grande hauteur encore. D'un côté le Vêlan, de l'autre la Pointe de Dronaz et le Mont-Tillier arrêtent la vue: leur taille est de 3,000 à 3,500 mètres. Mais, dans la direction de la Savoie et de l'Italie, nous pouvions contempler les pics glacés, étincelants de blancheur, se presser en

foule les uns contre les autres, comme les vagues qui moutonnent au bord de la mer.

Quand nous rentrâmes à l'Hospice, les départs avaient commencé : voyageurs ou paysans du voisinage avaient en grande partie disparu. Cependant les vêpres réunirent encore un groupe respectable de fidèles.

Les pèlerins disposés à passer la nuit ne se retrouvèrent qu'une vingtaine au diner : presque tous étaient arrivés le matin ou la veille au soir. Ils appartenaient aux nationalités les plus diverses. Un couple d'époux d'un âge mûr arrivaient de Rome, où ils avaient recherché les souvenirs de leur lune de miel. Un gros commerçant nous parlait de la Sicile où il avait inutilement essayé d'acclimater des chiens du Saint-Bernard : il nous raconta la catastrophe d'Ischia, qui avait alors dans toute l'Europe un douloureux retentissement. Celui-ci était de Zurich ; celui-là de Vienne en Autriche.

Le repas terminé, on fit cercle devant la cheminée où l'on essaya, sans grand succès, d'allumer du feu pour dissiper la fraîcheur de la soirée, et l'on se mit à questionner le Père clavendier sur le genre de vie que l'on mène en hiver au Saint-Bernard. — Que faites-vous au milieu de vos neiges et de vos glaces ? Voyez-vous alors beaucoup de passagers ? Vous arrive-t-il des accidents au milieu de vos tournées ?

Le jeune chanoine satisfît notre curiosité avec sa complaisance habituelle.

« Il y a six ans que je suis au Saint-Bernard,

nous dit-il. Mon séjour finira sans doute bientôt, car nos supérieurs ne nous y laissent pas d'ordinaire un grand nombre d'années. Du reste, jusqu'à présent ma santé n'en a pas souffert. L'hiver est rude, comme je vous le disais hier ; mais on sait qu'il ne faut pas être *douillet*. On s'aguerrit aux intempéries comme à d'autres choses, et si l'air est très-vif, il est fortifiant.

« Dans l'Hospice nous restons toujours au nombre de douze à quinze personnes, tant religieux que domestiques : nous n'avons donc pas à souffrir de l'isolement, et quant au désœuvrement, aucun de nous ne l'a jamais connu. L'amélioration des voies de communication avec l'Italie, le percement du Saint-Gothard en dernier lieu, ont diminué le nombre des voyageurs que nous recevions pendant l'hiver ; cependant il n'est presque pas de jours où il ne nous arrive quelqu'un. Ces passagers sont d'ordinaire des ouvriers qui vont chercher du travail d'Italie en Suisse ou réciproquement.

« La neige s'établit au mois de septembre et ne nous quitte plus jusqu'au mois de mai ; comme vous pouvez en juger aujourd'hui, elle nous envoie souvent des avant-coureurs. Les chemins n'existent plus : la direction à suivre est reportée beaucoup plus haut sur les flancs de la montagne, dans les endroits le plus à l'abri des avalanches : elle est indiquée par les grands poteaux que vous avez remarqués et que la tempête nous oblige maintes fois à remplacer.

« Mais, pour aller au secours des voyageurs qui

s'égarent, nous faisons régulièrement notre tournée tous les matins et tous les soirs, accompagnés de nos domestiques et de nos chiens. Il nous arrive de temps en temps de sauver des hommes en danger.

« Ces tournées, vous le comprenez, sont pénibles. Dans les tourmentes de neige il faut se serrer les uns contre les autres pour résister et pouvoir avancer. Puis il y a les avalanches. Elles sont redoutables en tout temps mais surtout vers les mois de mars et d'avril, quand la neige accumulée sur le bord des précipices cède sous son propre poids et que les vents tendent à changer. Il n'y a pas bien longtemps, l'une de ces avalanches a été pour nous la cause d'une terrible catastrophe à laquelle je n'ai échappé moi-même que par miracle. »

Nous rapprochâmes nos chaises et nous redoublâmes d'attention.

---

## VIII

**L'avalanche. — Les martyrs du dévouement. — Adieux et remerciements. — Retour à Martigny et rentrée en France.**

Le Père clavendier continua :

« C'était au mois de mars 1881. Depuis deux jours une douzaine d'ouvriers piémontais, en route pour la Suisse, attendaient ici un moment d'éclaircie dans les tourmentes de neige qui se succédaient sans relâche. Le ciel ayant paru se calmer, ils partirent le matin, escortés par quatre de nos Pères, trois domestiques et six chiens. Je faisais partie de l'expédition.

« Nous traversâmes le défilé de Marengo, et, dépassant la cantine de Proz, nous nous avançâmes vers Bourg-Saint-Pierre sans accident. C'est un trajet de deux heures, qui nous en demanda plus du double. La marche était lente et difficile sur la ligne des poteaux, à moitié ensevelis dans la neige fraîche : mais les chiens nous frayaient la route et nous servaient à reconnaître les endroits praticables.

« En approchant de Saint-Pierre, nous vîmes arriver à nous une caravane qui montait vers l'Hospice : c'étaient d'autres ouvriers, au nombre de quinze, se rendant de Suisse en Italie. Les passages dangereux

étaient franchis pour nos Piémontais : c'étaient les nouveaux arrivants qui pouvaient avoir besoin de notre aide. Nous laissâmes donc les premiers continuer seuls leur voyage, et nous revînmes sur nos pas pour escorter la seconde troupe.

« La neige n'avait pas recommencé à tomber, le froid était vif; mais le ciel était toujours chargé de nuages et le vent prenait plus de force à mesure que le jour avançait. Après avoir passé de nouveau devant la cantine, nous nous retrouvions dans le défilé de Marengo : nous regardions avec inquiétude les masses de neige fine accumulées sur les contreforts du Velan et du Pic de Menouve, surplombant les précipices. Nous marchions un à un, formant une longue file, ce qui d'ailleurs expose moins de personnes au danger : deux de nos Pères étaient en tête, un troisième avec moi à l'arrière, les domestiques dans le milieu.

« Dans un moment où le vent se faisait pourtant à peine sentir autour de nous, j'entendis tout à coup un cri terrible : Sauvez-vous! Et je vis un nuage énorme de poussière blanche rouler le long des flancs du Menouve et s'abattre sur nous. Nous n'avions ni les moyens ni le temps de fuir : en un instant nous fûmes renversés par la violence de l'air; en nous relevant nous vîmes que la première moitié de notre colonne venait d'être engloutie.

« C'était l'avalanche d'hiver, l'avalanche poudreuse, en allemand *staublavinen*. Ce n'est pas une montagne qui marche, c'est un tourbillon qui vous



enveloppe et vous submerge. Nos malheureux compagnons avaient disparu comme dans une inondation : il y avait plusieurs mètres de neige sur leurs corps. Beaucoup avaient roulé vers le bas du ravin.

« L'épouvante nous glaçait le sang. Cependant nous ne perdimes pas un instant pour essayer d'arracher tous ces hommes à la mort. Nous envoyâmes demander du secours à l'Hospice et, sans plus attendre, chacun de nous travailla de son mieux à débayer la neige aux endroits où le piétinement des chiens nous indiquait que l'on pouvait faire une découverte. Mais hélas ! vous comprenez combien nos recherches étaient incertaines et combien de fois il fallut abandonner les endroits inutilement creusés pour entreprendre des fouilles ailleurs. Au milieu de ces tentatives répétées, le temps s'écoulait et quand nous eûmes enfin ramené au jour les onze personnes englouties, sept ne respiraient plus. Les quatre autres, à demi mortes, purent être rappelées à la vie quand on les eut transportées à l'Hospice.

« Parmi les morts étaient les deux Pères qui marchaient en tête de la colonne et l'un des domestiques. La communauté avait donc été largement frappée dans la catastrophe. Nous avons plus tard transporté les restes de nos frères au cimetière de Saint-Maurice et nous conservons pieusement leurs noms à la suite des noms de leurs devanciers, qui sont tombés, comme eux, en servant Dieu et en se dévouant pour les voyageurs. »

Le récit du Père clavendier nous avait pénétrés

d'une profonde émotion : il faisait éclater à nos yeux la gloire du Saint-Bernard en nous montrant l'esprit de sacrifice des hospitaliers poussé jusqu'au martyre. Toute l'assistance remercia le narrateur d'avoir évoqué en notre faveur ces tragiques souvenirs, toujours douloureux pour lui.

A ces remerciements s'ajoutèrent les adieux d'Allype et les miens. Deux jours entiers passés au Saint-Bernard, ce n'était pas trop pour l'intérêt qu'il mérite, mais c'est plus que ne s'accorde la très grande majorité des pèlerins. Il est vrai que l'Hospice était le but principal de notre voyage, et nous étions encore loin d'avoir épuisé tous les sujets d'exploration qu'il présente. En le quittant nous commencions à le connaître et nous formions le désir de le revoir. Aussi le lendemain, aux premières lueurs du jour, nous trouvant déjà en marche, ce n'est pas sans un certain serrement de cœur que nous vîmes disparaître, au premier tournant du défilé, la grande maison qui commençait à devenir la nôtre. Le Saint-Bernard n'est pas le site le plus pittoresque des Alpes, mais c'est celui qui parle le plus à l'âme et qui lui laisse une plus profonde impression, car la grandeur sauvage de la nature y est dominée par les sublimes inspirations de la foi.

En arpentant, d'un pas rapide, le sentier creux de Marengo, déjà bordé d'une croûte de glace, nous répétions les vers si connus :

Avec leurs grands sommets, leurs neiges éternelles,  
Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !  
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter...!

Tout nous annonçait, en effet, un beau soleil pour la journée. En passant au pied des rochers du Menouve, nous recherchâmes le théâtre de la catastrophe de 1881 et notre pensée se reporta sur les victimes. A la cantine de Proz, tout en prenant notre première réfection, nous causâmes avec notre hôtelier du lugubre événement.

De là nous descendîmes la longue vallée qui, par St-Pierre et Liddes, conduit à Orsières en suivant le cours torrentueux de la Dranse du Saint-Bernard. Cette route est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire. Elle n'est pas au nombre des plus curieuses de la Suisse, mais elle présente cependant un caractère grandiose qui se retrouve toujours dans les paysages alpestres.

Il était midi lorsque nous nous fîmes servir, dans un modeste hôtel d'Orsières, la soupe au fromage et le vin blanc du Valais.

De là à Martigny la traite est longue encore, par une route chaude et poudreuse. Nous revenions sous les tropiques après avoir traversé le pôle.

En passant, nous donnâmes un salut au village de Sembrancher, une ancienne connaissance, le point d'embranchement de la vallée de Bagnes. Vers la fin de la journée nous entrions dans la longue rue de Martigny. Notre nouvelle apparition à l'hôtel de la Tour ne fut qu'un éclair : nous reprîmes une valise que nous y avions laissée et nous pûmes à peine dire quelques mots de nos exploits aux élégants employés de la maison, trop affairés d'ailleurs pour nous

écouter. L'heure du chemin de fer nous pressait. A sept heures nous remontions dans les wagons de la ligne du Simplon et nous allions coucher à Villeneuve, ce pays enchanté auquel il ne manque qu'une croix à son clocher pour être digne des faveurs que le ciel lui a prodiguées.

Le lendemain nous traversâmes le lac pour faire une courte visite à Evian. Cette ville qui a trouvé le moyen d'être d'un aspect maussade et sans vue au milieu d'un des plus beaux pays du monde, nous inspira promptement le désir de nous rembarquer pour rentrer en Suisse. Nous montâmes à bord d'un superbe steamer qui s'appelle le *Mont-Blanc* et nous mimes le cap sur Lausanne. Au milieu du lac, qui a ici 12 kilomètres de large, nous eûmes le divertissement d'une petite tempête. Le Léman se donnait les airs d'un petit Océan : les éclairs, la foudre, les rafales de vent, les vagues moutonneuses, le roulis du bâtiment, rien n'y manquait. Déjà plus d'une passagère se sentait frappée au cœur : la pâleur du visage indiquait clairement l'imminence de la capitulation... Heureusement le Neptune helvétique ne tarda pas à prononcer son *Quos ego* et le calme était rétabli quand nous entrâmes dans le port d'Ouchy.

Cela ne nous empêcha pas de recevoir quelques averses dans les rues de Lausanne. Il fallut nous réfugier au *Bazar vaudois*, un établissement hospitalier comme tous les bazars. « L'entrée y est libre, » la sortie coûte cher.

Vers quatre heures, le chemin de fer funiculaire

nous amenait à la grande gare et nous reprenions la ligne de Pontarlier avec un sentiment mêlé de joie et de regret. Rien n'est si beau que la patrie, mais rien n'est si doux que les voyages de vacances. Il est vrai que nous y trouverions beaucoup moins de charme s'ils étaient moins fugitifs.

Après la déplorable cérémonie de la visite de la douane à Pontarlier, Alype parla encore une fois avec enthousiasme de Mauvoisin et du Saint-Bernard. Puis la conversation languit et mon jeune ami prit une attitude rêveuse qui se changea bientôt en un profond sommeil. A onze heures du soir le son d'une cloche le réveille : ses yeux s'ouvrent et sont frappés de mille lumières :

« Tant mieux s'écrie-t-il, nous aurons vu les moines à l'office de la nuit !

— Dijon ! Dijon ! répond une voix au dehors ; tout le monde descend.

— A la gare de Dijon, reprend Alype revenu tout-à-fait à lui-même : quelle chute !

— C'est vrai, lui dis-je, la chute est rude à la fin d'un rêve ; mais nous ajouterons le souvenir du Saint-Bernard aux grands souvenirs de notre pays et nous répéterons avec plus d'ardeur : *Excelsior*, montons plus haut !

---



# TABLE DES MATIÈRES



I. — Les deux compagnons de route. — L'entrée en Suisse. — Lausanne. — Les séductions de Ville-neuve . . . . .	1
II. — Saint-Maurice. — Quelques lignes d'histoire. — Les églises. — La grotte des Fées et les gorges du Trient. — Martigny. . . . .	11
III. — La vallée de Bagnes. — Les charmes de la pluie à Mauvoisin. — Une flore luxuriante et un glacier incommode. . . . .	19
IV. — Où Perdinaz entre en scène. — Le col de Fenêtre. — Salle à manger à 2800 mètres d'altitude. — Une dégringolade. — Ollomont : contrebande et mystère. . . . .	27
V. — Aoste. — Curieux établissement thermal. — Adieux à Perdinaz. — Le soir d'un beau jour. . .	39
VI. — D'Aoste au Saint-Bernard. — Le palais de l'hospitalité. — Que faire au Saint-Bernard quand il neige? . . . . .	46
VII. — Un beau dimanche. — Déjeuner d'une messe, diner d'une ascension, souper d'une histoire. — Chanoines et pèlerins du Saint-Bernard. . . .	54
VIII. — L'avalanche. — Les martyrs du dévouement. — Adieux et remerciements. — Retour à Martigny et rentrée en France . . . . .	61







---

DIJON. — IMPRIMERIE MERSCH ET C<sup>ie</sup>, RUE SAINT-PHILIBERT, 40.

---









